

*que
sais-je?*

**SOCIOLOGIE
DE
LA LITTÉRATURE**

ROBERT ESCARPIT



PRESSES UNIVERSITAIRES DE FRANCE

QUE SAIS-JE ?

*Sociologie
de la littérature*

ROBERT ESCARPIT

Professeur émérite à l'Université de Bordeaux III

Septième édition mise à jour

54^e mille



80
20
N.L.

37-38

584
11/86

6°2
7150

NI - 16-04-1986 - 08632

DU MÊME AUTEUR

(Travaux scientifiques)

- Historia de la literatura francesa*, Mexico, Fondo de Cultura Económica, 1948.
De quoi vivait Byron ?, Paris, Deux-Rives, 1951.
Précis d'histoire de la littérature anglaise, Paris, Hachette, 1953.
L'Angleterre dans l'œuvre de Mme de Staël, Paris, Didier, 1954.
Guide anglais (avec J. DULCK), Paris, Hachette, 1954 (éd. anglaise *Meet Britain*, 1957).
Rudyard Kipling. Servitudes et grandeurs impériales, Paris, Hachette, 1955.
Lord Byron. Un tempérament littéraire, Paris, Le Cercle du Livre, 1957.
Contracorrientes mexicanas, Mexico, Antigua librería Robredo, 1957.
Guide hispanique (avec F. BERGÈS et G. LARRIEU), Paris, Hachette, 1959.
L'humour, Paris, P.U.F. (« Que sais-je ? », n° 877), 1960.
Ecole laïque, école du peuple, Paris, Calmann-Lévy, 1961.
Atlas de la lecture à Bordeaux (avec N. ROBINE), Bordeaux, Faculté des lettres, 1963.
Hemingway, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1963.
La révolution du livre, Paris, P.U.F., 1965.
Byron, Paris, Seghers, 1965.
Le littéraire et le social, Paris, Flammarion, 1970.
La faim de lire (avec R. E. Barker), Paris, P.U.F., 1973.
L'écrit et la communication, Paris, P.U.F., 1973.
Théorie générale de l'information et de la communication, Paris, Hachette, 1976.
Théorie de l'information et pratique politique, Paris, Seuil, 1981.
Libre blanc de la communication, Bordeaux, Lasic, 1982.



ISBN 2 13 039185 0

Dépôt légal — 1^{re} édition : 1958
7^e édition mise à jour : 1986, janvier

© Presses Universitaires de France, 1958
108, boulevard Saint-Germain, 75006 Paris

ISSN 0768-0066

PREMIÈRE PARTIE

PRINCIPES ET MÉTHODE

CHAPITRE PREMIER

POURQUOI UNE SOCIOLOGIE
DE LA LITTÉRATURE ?

I. — Littérature et société

Tout fait de littérature suppose des écrivains, des livres et des lecteurs ou, pour parler d'une manière plus générale, des créateurs, des œuvres et un public. Il constitue un circuit d'échanges qui, au moyen d'un appareil de transmission extrêmement complexe, tenant à la fois de l'art, de la technologie et du commerce, unit des individus bien définis (sinon toujours nommément connus) à une collectivité plus ou moins anonyme (mais limitée).

A tous les points du circuit, la présence d'individus créateurs pose des problèmes d'interprétation psychologique, morale, philosophique, la médiation des œuvres pose des problèmes d'esthétique, de style, de langage, de technique, l'existence enfin d'une collectivité-public pose des problèmes d'ordre historique, politique, social, voire économique. Autrement dit, il y a — au moins — trois fois mille façons d'explorer le fait littéraire.

Cette triple appartenance de la littérature aux

mondes des esprits individuels, des formes abstraites et des structures collectives en rend l'étude malaisée. Nous avons peine à nous représenter les phénomènes à trois dimensions, surtout lorsque nous devons en faire l'histoire. De fait, l'histoire littéraire s'en est tenue pendant des siècles et s'en tient encore trop souvent à la seule étude des hommes et des œuvres — biographie spirituelle et commentaire textuel — considérant le contexte collectif comme une sorte de décor, d'ornement abandonné aux curiosités de l'historiographie politique.

L'absence d'une véritable perspective sociologique est sensible même dans les meilleurs manuels d'histoire littéraire du type traditionnel. Il arrive que les auteurs aient conscience d'une dimension sociale et qu'ils tentent d'en donner une représentation, mais faute d'une méthode rigoureuse et adaptée à cette fin, ils restent le plus souvent prisonniers du schéma traditionnel de l'homme et de l'œuvre. Les profondeurs de l'histoire s'en trouvent écrasées comme sur un écran à deux dimensions et le fait littéraire en subit des distorsions comparables à celles d'une carte du monde sur une projection plane. De même que les mappemondes d'écoliers nous montrent faussement un énorme Alaska écrasant un tout petit Mexique, de même douze ou quinze années de Versailles écrasent au xvii^e siècle soixante ans de vie littéraire française.

On n'éliminera jamais complètement ces difficultés. Même si une représentation parfaite est impossible, l'essentiel est que, biographes ou commentateurs, historiens ou critiques, les explorateurs de la littérature aient du fait littéraire — présent ou passé — une vision complète et non déformée. Il n'est pas indifférent à la compréhension des hommes qu'écrire soit, de nos jours, une profes-

sion — ou du moins une activité lucrative — s'exerçant dans le cadre de systèmes économiques dont l'influence sur la création est indéniable. Il n'est pas indifférent à la compréhension des œuvres que le livre soit un produit manufacturé distribué commercialement, et donc soumis à la loi de l'offre et de la demande. Il n'est pas indifférent, pour tout dire, que la littérature soit — entre autres choses, mais d'une manière incontestable — la branche « production » de l'industrie du livre comme la lecture en est la branche « consommation ».

II. — Historique

La notion de littérature telle que nous la concevons date des dernières années du XVIII^e siècle. Originellement, on ne « fait » pas de littérature, on en « a ». C'est la marque d'appartenance à la catégorie des « lettrés ». Pour un contemporain de Voltaire, la « littérature » s'oppose au « public », doublet de peuple. Il s'agit d'une aristocratie de la culture et, dans la mesure où ce fait est un fait social, le problème des relations de la littérature et de la société ne se pose guère de façon consciente.

Or dès le XVI^e siècle une évolution s'est amorcée, qui se précipite à partir du XVIII^e. D'une part, les connaissances se spécialisant, les travaux scientifiques et techniques tendent à se séparer progressivement de la littérature proprement dite dont le cercle se rétrécit et tend à se limiter au seul divertissement. Vouée à la gratuité, la littérature cherche dès lors à établir entre elle et la collectivité de nouveaux rapports organiques.

D'autre part, les mêmes progrès culturels et techniques qui accentuent la gratuité de la littéra-

ture élargissent dans la collectivité consommatrice le besoin littéraire et multiplient les moyens d'échange. Grâce à l'invention de l'imprimerie, au développement d'une industrie du livre, au recul de l'analphabétisme et plus tard à la mise en œuvre des techniques audio-visuelles, ce qui était le privilège caractéristique d'une aristocratie de lettrés devient l'occupation culturelle d'une élite bourgeoise relativement ouverte, puis, à une époque récente, le moyen de promotion intellectuelle des masses.

Cette spécialisation d'une part, cette diffusion de l'autre atteignent leur point critique aux abords de 1800. C'est alors que la littérature commence à prendre conscience de sa dimension sociale. Publié à cette date, l'ouvrage de Mme de Staël, *De la littérature considérée dans ses rapports avec les institutions sociales*, est sans doute dans notre pays la première tentative pour joindre en une étude systématique les notions de littérature et de société.

Mme de Staël définit ainsi son propos dans son *Discours préliminaire* : « Je me suis proposé d'examiner quelle est l'influence de la religion, des mœurs et des lois sur la littérature, et quelle est l'influence de la littérature sur la religion, les mœurs et les lois (1). »

Il s'agit en somme d'étendre à la littérature le traitement appliqué par Montesquieu, un des maîtres intellectuels de Mme de Staël, à l'histoire du droit, d'écrire un « Esprit de la Littérature ». Au moment où, dans le vocabulaire de la critique, les mots de *moderne* et de *national* prennent un sens nouveau, il s'agit aussi d'expliquer la diversité de la littérature dans le temps et dans l'espace par les variations et les traits particuliers des sociétés humaines.

Zeitgeist, esprit d'époque, et *Volksgeist*, esprit national : c'est dans le cercle des amis allemands de Mme de Staël que naissent et se développent aux abords de 1800 ces deux notions fondamentales.

(1) Mme DE STAËL, *De la littérature, Discours préliminaire*, § 1.

On les retrouve, réparties selon une formule ternaire plus souple, dans la doctrine de Taine : la race, le milieu, le moment. C'est la convergence de ces trois facteurs qui détermine le phénomène littéraire.

Il manquait à Taine d'avoir clairement la notion de « science humaine ». Ainsi que le lui objectait un demi-siècle plus tard Georges Lanson : « L'analyse du génie poétique n'a rien de commun que le nom avec l'analyse du sucre (1). » Son schéma de la race, du milieu et du moment est trop fruste pour englober tous les aspects d'une réalité infiniment complexe. Surtout, ses méthodes ne sont pas adaptées à la spécificité du fait littéraire : au delà des procédés qu'il transpose brutalement des sciences de la nature, il ne dispose, pour atteindre la matière qu'il étudie, que des moyens traditionnels de l'histoire et de la critique littéraire : analyse biographique et commentaire textuel.

Mais l'essentiel de la doctrine tainienne demeure. Depuis Taine, ni les historiens de la littérature, ni les critiques littéraires ne peuvent plus se permettre, malgré qu'ils en aient parfois, d'ignorer les déterminations que les circonstances extérieures, et notamment sociales, font peser sur l'activité littéraire.

L'économie étant une science humaine, on pouvait attendre du marxisme plus d'efficacité que de la doctrine tainienne. En fait, les premiers théoriciens marxistes se sont montrés fort discrets sur les questions littéraires. Le volume dans lequel on a réuni les écrits de Marx et d'Engels *Sur la littérature et sur l'art* est assez décevant. Ce n'est qu'à partir de Plékhanov, au début du xx^e siècle, que se construit une véritable théorie marxiste de la littérature qui est, bien entendu, essentiellement sociologique. Par la suite, le souci d'efficacité politique a conduit la critique littéraire soviétique (et avec elle la critique communiste) à mettre l'accent sur le témoignage social apporté par les œuvres littéraires.

Voici en quels termes Vladimir Jdanov définissait cette attitude en 1956 : « La littérature doit être considérée dans

(1) G. LANSON, Méthodes de l'histoire littéraire, *Etudes françaises*, 1^{er} cahier, janvier 1925, p. 23.

sa relation inséparable avec la vie de société, sur l'arrière-plan des facteurs historiques et sociaux qui influencent l'écrivain (...) (II) exclut le point de vue subjectif et arbitraire qui considère chaque livre comme une entité indépendante et isolée (1). » Il s'ensuit que cette méthode « prend pour premier critère de toute œuvre d'art le degré de fidélité avec lequel elle représente la réalité dans toute sa complexité » (2).

La principale opposition à la méthode sociologique en U.R.S.S. fut celle du « formalisme ». Officiellement condamnée au cours des années 30, la puissante école formaliste prétendait appliquer une science de l'esthétique aux formes et aux procédés de l'art littéraire (3). Elle n'est en fait qu'un aspect d'un vaste mouvement qui a ses origines en Allemagne et dans lequel se combinent les influences de la philosophie néo-hégélienne de Wilhelm Dilthey, de la critique philologique et de psychologie gestaltienne. Cette *Literaturwissenschaft* ou science de la littérature a été, de la fin du XIX^e siècle jusqu'à nos jours, un des plus sérieux obstacles à l'apparition d'une véritable sociologie de la littérature.

De son côté, la science sociologique qui, par Comte, Spencer, Le Play, Durkheim, s'était acheminée vers une complète autonomie, laissait de côté la littérature, domaine complexe aux données et aux définitions extrêmement incertaines et que protégeait une sorte de respect humain.

Du côté de la critique universitaire, c'est sans doute la littérature comparée dernière-née des sciences littéraires, qui a fourni le plus grand nombre d'initiatives intéressantes dans ce domaine.

L'étude des grands courants de la conscience collective à laquelle Paul Hazard a consacré une partie de son œuvre (4) mène à cette « histoire des idées » dont l'Américain Lovejoy s'est fait une spécialité et qui désormais est indispensable à la bonne intelligence des faits de littérature. Jean-Marie Carré

(1) Traduit de V. JDANOV, *Some recent Soviet studies in literature*, *Soviet Literature*, Moscou, 1956, n° 8, p. 141.

(2) *Ibid.*

(3) Notons cependant qu'entre 1927 et 1930 il a existé une sociologie « formaliste » de la littérature. Voir Gleb STRUVE, *Histoire de la littérature soviétique*, Paris, 1946. pp. 226-229.

(4) P. HAZARD, *La crise de la conscience européenne*, Paris, 1935.

a orienté ses élèves vers les problèmes de « mirage » posés par la vision déformée qu'une collectivité nationale a d'une autre à travers le témoignage des écrivains (1).

Pour l'histoire littéraire, une des idées les plus fécondes a été sans doute celle de génération, exposée d'une manière systématique dès 1920 par un disciple de Cournot, François Mentré, dans *Les générations sociales*. Mais le mérite d'avoir le premier, par un emploi judicieux de la division par génération, donné en partie à l'historiographie littéraire la profondeur sociologique qui lui manquait, revient à Albert Thibaudet dont la révolutionnaire *Histoire de la littérature française de 1780 à nos jours* parut en 1937.

C'est l'ouvrage fondamental d'Henri Peyre, *Les générations littéraires*, paru en 1948, qui a véritablement montré la signification sociologique de « ce problème d'inspiration collective qu'est celui des générations littéraires » (2). A ces noms, on peut ajouter celui de Guy Michaud qui, dans son *Introduction à une science de la littérature*, paru à Istantoul en 1950, fut, à ma connaissance, le premier à lancer explicitement — entre cent autres — l'idée d'une sociologie littéraire telle que nous l'entendons.

Les tendances sociologiques se sont donc longtemps exprimées sous la forme d'idées directrices plutôt que sous celle d'un corps de méthode. Elles ont parfois rejoint les tendances formalistes : sociologie du goût avec L. L. Schücking, langage en tant qu'élément social de la littérature avec R. Wellek (3).

Le premier système cohérent de sociologie de la littérature, issu des idées de Georges Lukacs, a été formulé et systématisé après la deuxième guerre mondiale par son disciple Lucien Goldmann.

Bien que d'inspiration marxiste, le *structuralisme génétique* de Lucien Goldmann est conscient des problèmes spécifiquement esthétiques. Son hypothèse fondamentale est « que le

(1) J.-M. CARRÉ, *Les écrivains français et le mirage allemand*, Paris, 1947.

(2) H. PEYRE, *Les générations littéraires*, Paris, 1948. C'est Henri Peyre qui, dès 1950, m'a conseillé d'entreprendre des recherches de sociologie littéraire.

(3) L. L. SCHÜCKING, *Die Soziologie der literarischen Geschmacksbildung*, Leipzig, 1931 ; R. WELLEK et A. WARREN, *Theory of Literature*, New York, 1949.

caractère collectif de la création littéraire provient du fait que les *structures* de l'univers de l'œuvre sont homologues aux structures mentales de certains groupes sociaux ou en relation intelligible avec elles » (1).

Depuis 1960 le développement des idées structuralistes a ouvert de nouvelles perspectives à la sociologie de la littérature, notamment au départ sous l'influence de Roland Barthes. Sémiologie et sémiotique ont mis l'accent sur l'écriture et sur le texte comme lieu de l'insertion sociologique. Les travaux parus dans la revue *Tel Quel* représentent la pointe de cette tendance, elle aussi d'inspiration marxiste.

La tendance qu'exprime la présente étude, sans renier ses liens avec ces divers courants de pensée, repose sur l'idée fondamentale exprimée par Jean-Paul-Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, à savoir qu'un livre n'existe qu'en tant que lu et que la littérature doit être perçue comme un processus de communication (2).

Jusqu'à une époque récente, l'absence de documentation rendait à peu près impossible l'étude *in vivo* des phénomènes sociologiques de la littérature. Fort heureusement, la situation s'est sensiblement améliorée après 1965.

Il faut d'abord mentionner le rôle joué par l'U.N.E.S.C.O. : les recensements menés par ses différentes organisations ont permis d'obtenir sur les aspects collectifs de la littérature des renseignements jusque-là inaccessibles. En 1956, le rapport de R. E. Barker, *Books for All*, faisait le bilan d'une documentation hélas encore trop fragmentaire et conjecturale, mais utilisable comme base de travail.

La révolution du livre de R. Escarpit en 1965 et l'étude *La faim de lire* préparée par R. E. Barker et

(1) L. GOLDMANN, *Pour une sociologie du roman*, Paris, 1964, p. 226.

(2) J.-P. SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, 1946.

R. Escarpit à l'occasion de l'Année internationale du Livre de 1972, font le point sur la situation mondiale, en particulier dans les pays en voie de développement. Timidement d'abord, mais ensuite d'une manière plus affirmée, l'industrie du livre s'est ouverte à l'idée d'une recherche systématique. En France, le Service des études et recherches du ministère de la Culture et surtout, depuis 1981, la Direction du Livre de ce ministère ont favorisé des études systématiques sur la consommation littéraire, sur la lecture, sur la production et la distribution des livres non seulement à l'échelle nationale, mais au niveau des régions. Dans les Universités, une véritable science de la bibliologie est en train de prendre corps.

De 1962 à 1982, l'action de l'U.N.E.S.C.O. dans le cadre du Programme de Développement du Livre a aidé les pays du Tiers Monde à rattraper leur retard culturel grâce à une politique du livre intelligemment planifiée.

Nous en venons ainsi à ce qui est de nos jours et sera sans doute dans l'avenir le moteur le plus efficace des recherches de sociologie littéraire : la nécessité d'une politique du livre.

III. — Pour une politique du livre

Jadis exigence de la sagesse individuelle, se connaître soi-même est maintenant une exigence de la sagesse collective. Or, en matière de littérature, la méconnaissance de soi semble être la règle de nos sociétés. La promotion des masses annoncée depuis plus d'un siècle, mais devenue inéluctable réalité depuis une génération à peine a conduit à repenser la cité dans ses traits matériels. Les traits culturels ont été beaucoup plus négligés. Bien qu'on en parle beaucoup, la notion de culture populaire

reste partout marquée par un esprit missionnaire et paternaliste qui masque en réalité une impuissance. Telle les sauriens microcéphales du secondaire, la cité du million d'hommes possède une littérature à l'échelle du millier.

Aussi n'est-il pas surprenant que cette situation ait inquiété les organismes responsables de la politique sociale. En janvier 1957, la revue *Informations sociales*, organe de l'Union nationale des Caisses d'Allocations familiales, a consacré un numéro spécial à une vaste enquête sur « la littérature et le grand public ». Cette enquête a le mérite d'évoquer à peu près tous les problèmes de la sociologie littéraire et sa publication peut être considérée comme un pas décisif vers des recherches ordonnées (1).

On y trouve notamment un article de Gilbert Mury, intitulé *Une sociologie du livre est-elle possible ?* qui justifie la sociologie littéraire par l'exemple de la sociologie religieuse :

Il n'y a pas encore si longtemps que toute recherche objective sur la foi et les pratiques religieuses était considérée par d'excellents esprits comme un attentat contre toute mystique. Or aujourd'hui, l'épiscopat catholique provoque de telles enquêtes afin d'adapter aux exigences du réel son action pastorale... Il est certain que, des écrivains aux libraires, les hommes du livre gagneraient à voir mener à bien l'étude systématique de leur public, à mieux connaître les réactions de celui-ci et par conséquent, les moyens de l'atteindre (2).

Gilbert Mury nous rappelle fort à propos que les marchands ont leur place dans le temple des Muses : ayant des aspects économiques que la religion veut ignorer, la littérature n'en doit être que plus ouverte aux considérations sociologiques.

(1) L'enquête est constituée par une série de « témoignages » de valeur d'ailleurs inégale. A la demande de M. René Mongé, rédacteur en chef de la revue et initiateur de l'enquête, j'en ai coordonné et commenté les résultats.

(2) *Informations sociales*, janvier 1957, p. 64.

Voir clair en elle n'est donc pas simplement une nécessité d'action : c'est aussi une bonne affaire. Il ne s'ensuit pas que nous devions nous limiter à des considérations commerciales. Diderot écrit dans la *Lettre sur le commerce de la librairie* : « Une bévue que je vois commettre sans cesse à ceux qui se laissent mener par les maximes générales, c'est d'appliquer les principes d'une manufacture d'étoffe à l'édition d'un livre. »

La sociologie littéraire doit respecter la spécificité du fait littéraire. Bonne affaire pour l'homme de métier, elle doit aussi être une bonne affaire pour le lecteur en aidant la science littéraire traditionnelle — historique ou critique — dans les tâches qui lui sont propres. Ces préoccupations restent indirectement les siennes : son rôle est seulement de les concevoir à l'échelle de la société.

Un tel programme suppose un vaste dépouillement qui dépasse les possibilités d'hommes seuls ou même d'équipes isolées. Dans la première édition de ce livre, publiée en 1958, je ne pouvais donner que des éléments de résultats sur une infime partie des problèmes posés. Mais cela me permit de prendre contact avec les chercheurs qui s'intéressaient aux mêmes problèmes et même d'éveiller assez de curiosités pour amorcer des recherches nouvelles.

Ce livre, dont la première édition a été publiée en 1958, ne prétend à autre chose qu'à donner l'état de la recherche à cette époque, c'est-à-dire des éléments de résultats sur une infime partie des problèmes posés. Mais il a permis de prendre des contacts avec d'autres chercheurs et d'éveiller assez de curiosités pour amorcer des recherches nouvelles. Un congrès comme celui de l'Association internationale de Littérature comparée à Bordeaux en 1971 sur le thème *Littérature et Société* a montré que les spé-